

Pensées d'hiver au coin du feu



Installons-nous près de l'âtre, avec Jean Flammarion.

A 96 ans, il nous fait l'honneur de dévoiler une partie de son journal intime, celui qui l'a accompagné durant cinq années de captivité.

Décembre 2006, l'hiver a été long à venir, mais cette fois c'est parti. Dans le petit village d'Audeloncourt, à quelques kilomètres de Clefmont, le temps semble suspendu. Jean Flammarion est dans sa maison, installé à sa place favorite, près de l'âtre, les pieds à quelques centimètres des bûches.

Il fait particulièrement chaud chez ce grand-père de 96 ans qui a aussi alimenté la cuisinière. Une douce tiédeur propice à la sieste qu'aucun bruit, si ne n'est le crissement du bois ne vient troubler. Jean se plaint à regarder danser les flammes, seules témoins de ses songes.

« A mon âge, j'en ai des souvenirs. Malheureusement la mémoire me fait défaut », regrette l'homme, qui reconnaît avoir souvent évité de ranimer les années de guerre, trop douloureuses. Son grand âge venant, à chaque visite d'un proche, il se plait désormais à dévoiler quelques brides de sa jeunesse.

Une jeunesse marquée par la seconde guerre, cinq années brisées par la captivité.

Jean se lève. D'une boîte en fer qui a servit en son temps à conserver des gâteaux, aux couleurs et dessins quasi effacés, il en sort deux petits carnets.

« *Lisez-les* », invite-t-il. « *J'aimerais vous raconter ma vie de prisonnier mais j'ai peur d'avoir oublié des détails* ».

Le regard de Jean change pourtant au souvenir du jour où il a été fait prisonnier.

Ca, il n'a pas oublié. « *C'était le 19 mai 1940. Du côté de Vierzon. Quand nous avons été repérés, avec mes camarades, nous avions déposé nos fusils au pied d'un hêtre. Peut-être qu'ils y sont encore ?* » sourit-il.

Vinrent alors de longues, longues marches. « *Parfois jusqu'à 70 kilomètres par jour, en direction de Paris. C'était douloureux de se savoir si impuissant, loin de sa famille, sans être certain de la destination finale, de la durée, des conditions de la captivité qui allait suivre* ». Jean Flammarion était déjà l'heureux papa de deux enfants. Il avait obtenu quelques permissions et avait fait connaissance, si brièvement, avec ces petits bouts d'homme, ses fils, 2 ans et quelques mois. Mais l'insoutenable injustice de la guerre ne lui a pas laissé d'autre choix que de combattre, loin de sa jeune épouse Marguerite, de ses enfants, de ses parents. Jean Flammarion avait 29 ans, il était marié depuis un peu plus de deux ans.

Le premier agenda de Jean Flammarion date de 1940. Jusqu'au mois de juin, quelques courtes phrases font état du temps, de la marche difficile, des bombardements, sans grands détails.

La plume du soldat se fait plus bavarde au fil des pages.

Jean a l'esprit torturé de savoir sa femme seule au travail à la ferme. Ses « chéris » dont il n'a aucunes nouvelles.

Les prisonniers se fixent des règles de vie dans le camp, ou plutôt de survie, avec des journées rythmées par la messe, célébrée par un aumônier prisonnier, les repas, un semblant de toilette, les bavardages avec les camarades sur les événements, la tenue d'un journal... Tout est bon pour apaiser cette douloureuse attente, oublier les poux et coliques qui se complaisent à titiller les prisonniers.

Lundi 24 juin 1940 : Ce matin, nous avons eu du café et 4 boules de pain pour 58 hommes. Les derniers n'ont que deux boules pour 50 et un repas de riz. 200 sont partis déblayer les routes des cadavres de chevaux, etc... Corvées sans arrêt. Le soir, soupe.

Mercredi 26 juin 1940 : On retrouve Raclot, Arnould, nous sommes dans leur chambre et un peu mieux nourris. Légumes, viande, $\frac{1}{4}$ pain deux fois par jour. Les employés des chemins de fer et postiers partent. Ce sera sans doute bientôt nous.

Dimanche 30 juin 1940 : Nous avons eu la messe au camp à 9h. Les civils qui ont été pris avec nous sont libérés sauf 3 qui n'avaient pas leurs papiers. J'ai retrouvé Hubert Gaillot de Damrémont et Lassale de Bourmont-Graffigny.

Lundi 1^{er} juillet 1940 : Ce soir, il en part 200 par bâtiment dans les régiments de travailleurs. Ils ne prennent pas les agriculteurs. Gavier est désigné. J'ai demandé à aller chez des cultivateurs, pour trouver le temps moins long et être mieux nourri. Il y a encore eu un blessé cette nuit. Toujours des imbéciles qui essaient de faire le mur et font resserrer la discipline.

Mercredi 3 juillet 1940 : Nous avons un ravitailleur qui a pu sortir matin et soir. Nous ne manquons de rien pour le moment. Il n'est pas encore rentré mais il a amené 3 bidons. S'il les remplit, nous aurons notre quart de pinard ; ça nous manque et on constate que les forces nous quittent plus tôt. J'ai appris que des cultivateurs étaient repartis travailler chez eux, les veinards.

.....

Le pinard est interdit.

-

Dimanche 7 juillet 1940 : Le courrier va enfin marcher. J'ai fait la communion à la messe ce matin, c'est un réconfort. Les bruits de la libération circulent toujours mais un copain a causé avec un sergent allemand qui lui a dit qu'il ne fallait pas penser à être libéré tant que les chemins de fer ne fonctionneraient pas.

Jeudi 11 juillet 1940 : L'épidémie de dysentrie a l'air de gagner. La nuit dernière, il en est mort un à l'infirmerie. De nouvelles équipes de travailleurs sont formées, sauf cultivateurs.

On nous a donné des cartes toutes imprimées où nous n'avions qu'à mettre l'adresse et à signer. J'ai envoyé la mienne à Georgette en signant Jean F, je craignais un piège. Cette carte ressemblait à une déclaration comme quoi on était prisonnier de guerre allemand. Les officiers n'ont plus le droit de sortir du camp. Il faut éviter les pommes de terre, je crois qu'elles ne sont pas bonnes.

Dimanche 14 juillet 1940 : Il est 10h et je ne suis plus malade. Je suis inscrit sur la 2^e liste de la 3^e compagnie des travailleurs. Ce n'est pas pour travailler la terre, c'est certainement pour déblayer, enfin, je préfère partir. La nourriture sera peut-être meilleure. Ce matin, j'ai été à la messe et à la communion.

Lundi 15 juillet 1940 : J'ai jeûné toute la journée, je vais mieux. Il paraît que nous sommes consignés à cause de l'épidémie. Ca va peut-être me permettre de faire partie d'une équipe agricole. Nous vivons d'espoir ! Nouveau potin (il paraît) que c'est affiché à Paris et signé : Pétain. Selon le Parisien venu hier nous serons bientôt libres, le 15 août. Nous ne prêtons guère attention à des rumeurs pareilles mais tout de même, on espère, on espère !!

Mercredi 17 juillet 1940 : Les foins ne doivent pas avancer à Audeloncourt, et nous qui n'avons rien à faire ici. Cette fois, voici un bruit presque officiel !! Le lieutenant commandant a dit à un major français que dans 9 semaines nous partons, de fait le moral est bien meilleur. Il paraît que les Alsaciens vont partir. Je me suis encore une fois inscrit pour la culture, un espoir de sortie qui va être déçu.



Vendredi 19 juillet 1940 : Je charge Mimi de faire une caresse à sa mère pour sa fête, c'est lui l'aîné, ça lui revient, il va avoir 2 ans, il doit déjà faire petit homme. Lambert part en ferme, il ne fallait qu'un volontaire. J'ai fait partir la lettre ce matin, il y en avait 65.

Samedi 27 juillet 1940 : Journée un peu triste, j'ai le cafard et toujours pas de nouvelles, je me figure un tas de choses ! Les camarades me remontent un peu le moral. Un interprète certifie que les cultivateurs seront libérés. Il a dit que les Alsaciens ne devaient pas y compter, il n'a pas dit pourquoi.

Mardi 30 juillet 1940 : Les Alsaciens doivent se tenir prêts à partir immédiatement. Il y a 3-4 jours, nous devions partir avant eux !!

Jeudi 26 septembre 1940 : J'ai reçu une lettre de quatre pages, on parle de libération dans le camp, et on m'annonce aussi un colis, c'est une bonne journée.

Vendredi 27 septembre 1940 : Les nouvelles d'hier étaient trop bonnes pour que ça dure, tous les Français sauf les infirmiers doivent partir dans les 48 heures pour aller on ne sait où....

Le carnet de 1940 s'arrête ainsi, plus de confidences, seulement des plans, des dessins de machines agricoles, des recettes l'agrémentent ensuite.

Le second journal débute le 23 octobre 1944 du côté de Berlin, à Teltow.

Le 23 octobre 1944 : Nous sommes bouclés le soir, et la nuit, s'il nous faut pisser, c'est un seau qui nous sert d'urinoir. Le matin à 5h, il y a de la lumière pour ceux qui vont travailler.

Le 24 octobre 1944 : Nous allons dans une fabrique de baraqués pour faire du parquet, enfin ! Ce travail me plaît. Nous apprenons que l'aumônier est au camp.

Notre problème c'est « la croûte » de midi. Nous avons de la soupe au deux repas, avec le soir quelques patates. Parfois un fromage pour 3 pour 4 jours. Le chien du patron que l'on voit pas la fenêtre mange dans une casserole ce qui semble encore bon. J'ai eu la tentation d'y faire main basse. Nous voilà réduits à essuyer la vaisselle des chiens...

Termoz a eu des nouvelles, tout va bien chez lui, j'aimerais avoir la même certitude.

Le 19 octobre 1944 : C'est dimanche, je suis de corvée de ramassage d'obus. Où sont les beaux dimanches en familles, les soirées de là-bas ? Il paraît qu'on a grand soin ici de la personnalité humaine ! La morale est loin, les femmes étrangères sont permises, quelle débauche pour certain ! Je me demande où nous allons et si les « vengeurs de Dieu » ne tomberont pas sur ce peuple perverti pour lui faire expier ses fautes...

Le 20 : Je suis de « pisse ». La corvée consiste à descendre le seau. Nous avons fait rapporter une casserole par celui qui travaille chez le ferrailleur. Nous travaillons toujours à notre chapelle (une écurie dans le camp, réaménagée), avec l'aide d'une Allemande.



Le 21 : Il y a 4 ans, on débarquait à Teltow. Quel bail... Je ne pensais pas que ce serait aussi long. Cette nuit j'ai subi une attaque massive de punaises. Même les petites bêtes s'en mêlent.

Le 23 octobre : Leval reçoit trois colis du mois d'août. Il y a quatre mois que je n'ai pas eu de nouvelles des miens. Un gars a perdu sa femme dans un bombardement. Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en vous et par le cœur immaculé de Marie, gardez-nous de tout danger et de tout péché.
Nous avons eu une alerte.

Personne ne bouge, quelle différence.

Le 23 décembre : Il est 3h du matin, j'ai le cafard, je pense, je pense, et finalement je me mets à écrire. Noël ne va pas être bien gai, tellement loin du doux et si pur plaisir des Noël en famille avec les chers petits qui se réjouissent des cadeaux du Petit Jésus. Si la joie du retour m'est accordée, alors je veux tout mettre en œuvre pour rattraper ce qui m'aura échappé. Quand je pense combien j'ai été ingrat envers ma chère Marguerite, elle me gâtait, j'ai été assez bouché pour ne pas m'en apercevoir, pour ne pas la récompenser d'un compliment, d'un geste tendre, mais j'ai compris ce qu'est la misère.

Nous touchons ½ colis américain et nous débarquons ceux de la France qui seront distribués plus tard, toujours plus tard.

Le 24 décembre : Messe à 8h1/2. Je vais me coucher pour ne plus penser qu'à elle et eux.

Le 31 décembre 1944 : Dernier jour de cette mauvaise année. Voilà 1656 jours que je suis prisonnier, et 1951 que j'ai tout quitté pour cette vie de nomade. Aujourd'hui, on a mangé, demain on se sait pas. Quand on rentrera, quelle épine ce sera quand un voisin dira froidement : « Finalement, vous n'avez pas été si malheureux que ça ».

On pourra répondre : « Ma foi non, pour ceux qui n'ont pas de cœur !! »

J'entends parler des endroits où l'abbé ne peut passer qu'une ou deux fois l'an. C'est la débauche complète. Il faut presque savoir comprendre, quand on fait vivre des hommes comme des bêtes, ils se comportent comme des bêtes. La pré-alerte sonne, les Américains viennent sans doute pour plonger encore dans le malheur, pas mal de familles, c'est joli la civilisation 44, comment sera 45 ?

Le 5 janvier 1945 : Alerte à minuit, à midi et à 7h. Et encore une à 10h.

Le 8 janvier 1945 : On nous fait encore remplir des feuilles. Nom, prénom etc... Il arrive quelques colis, presque tous vieux (août) sauf un de novembre. J'ai reçu 3 courtes lettres du mois d'octobre et une du 14 août 1944 !



Le 10 janvier 1945 : Je n'ai pas le temps d'écrire beaucoup ces temps-ci car je suis occupé à nous faire une chapelle avec un camarade. Ce soir je vais passer du temps à relire les lettres. On a beau les relire, on retrouve toujours du nouveau en analysant les mots et même on se figure des choses, c'est si bon des nouvelles de là-bas.

Le 14 janvier 1945 : Je reprends mon carnet, mon ami, mon cher confident, je l'avais laissé. Nous avons eu une fouille, alors inutile qu'on le voit. Je n'ai rien eu de pris. Notre chapelle monte tout doucement, j'ai bon espoir ce soir. Je suis « gonflé », comme on dit ici, ça ne sera peut-être plus si long. Hier soir alerte, aujourd'hui alerte, ça gronde au loin.

Le 29 janvier 1945 : Je n'ai pas écrit depuis plusieurs jours. Nous avons mis la dernière main à la chapelle. L'abbé la veut toute blanche mais sur un panneau, il y aura une peinture. J'écrirai mes lettres ce soir, peut-être que j'arriverai avant elles. On ne sait pas trop où ça en est mais toujours est-il que nous ne sommes plus très loin du front. Il y a une dizaine de centimètres de neige.

Hier soir, nous avons eu une coupure d'électricité. A l'alerte on n'a presque pas entendu les sirènes, les grosses marchant à l'électricité n'ont pas pu lancer leur sinistre chanson. Je pense bien à papa qui doit avoir du souci avec les chevaux par ces temps de neige et je sais que le foin n'a pas été abondant cette année.

Le 30 janvier 1945 : Il fait froid, c'est triste, triste, je ne peux m'empêcher de penser à mes petits qui avait deux mois et même pas deux ans. Nous ne sommes plus qu'à 160 km du front.

Le 11 avril 1945 : Nous retournions au charbon mais il n'y a pas de wagon, nous ne faisons que relever les briquettes. Nous recevons une grande engueulée de ces messieurs, il paraît qu'on travaille trop et trop vite. Grande alerte la nuit.

Le 17 avril 1945 : Triste journée, les alertes, les alertes. Cabuzel qui était notre homme de confiance, très bon camarade, bon chrétien, serviable pour tous a été blessé. Il est opéré pour deux éclats mais le troisième à 6 cm.

Le 19 avril 1945 : Encore une fois, le bruit court que les Russes arrivent à la capitale et que les autres n'en sont qu'à 25 km. Nous avons la paye du mois de mars, (84M). Une autre bruit : la ville va devenir ville sanitaire, il y a pas mal de blessés.

Il y a cinq ans, je quittais les miens après ma perm de trois jours, que de temps passé et surtout perdu. Alerte à 10h.

Le retour enfin

Le 14 mai 1945 : Je n'ai pas dormi de la nuit, je ne sais pas si c'est le café ou l'impatience. NOUS RENTRONS!!

Dans l'avion je suis malade comme presque tous les copains, nous arrivons au Bourget à 2h50.

Suivent de longues heures de contrôle d'identité avant de repartir à Merrey « *avec un gars d'Huilliécourt* », se souvient Jean Flammarion. « *Il y avait tante Nénette qui travaillait à la gare. Tu te souviens d'elle* », demande Jean à son petit-fils. Nénette a téléphoné chez le pharmacien à Breuvannes pour qu'on vienne les chercher. Le mari de tante Germaine avait une voiture. Il a fallu passer à Huilliécourt déposer le copain. « *Je n'ai pas eu le choix de boire un café avec eux. Ma femme n'était pas au courant que je rentrais, je voulais lui faire la surprise, mais sa sœur est passée en vélo et lui a demandé où j'étais. Heureusement, je suis arrivé à ce moment là* ».

Les retrouvailles tant attendues enfin arrivées. Il a fallu faire connaissance. Jean-Paul avait 6 ans, Dominique 7 ans. Le benjamin a eu cette phrase qui a fait sourire la famille : « *Il a pas changé papa* ». Jean Flammarion en rit encore : « *C'était un bébé quand je l'ai vu, il n'avait de souvenir de moi que par les photos* ».

Et la vie à la ferme a repris son cours. « *Je ne suis pas allé dans les champs le soir même, il faisait nuit, mais dès le lendemain, j'ai repris mon travail et on n'a pas trop parlé de ces années passées. J'ai toujours préféré garder ça en moi, c'était difficile* ». Jean a profité de sa famille, il a eu la joie de chérir 5 enfants avec Marguerite. « *Elle est partie maintenant* », annonce le grand-père. « *C'était cette année, au mois d'avril. Ca aurait fait 70 ans que l'on était marié, le 13 septembre dernier* ». Il regarde une photo d'elle, à l'époque de ses 20 ans qui trône sur le buffet.

Jean offre à ses hôtes un peu de liqueur de fleur de pissenlit, avant de retrouver sa place favorite, près de la cheminée, où tout à loisir il se plonge dans ses souvenirs.

Jean s'adonnait à la sculpture par passion et envoyait des petits animaux pour ses enfants, comme ce cheval. Une à deux semaines plus tard, son épouse recevait une lettre : « Demande à Mimi de tirer la queue du chien ». Malin le bougre, la queue du petit chien cachait une lettre bien plus personnelle, qui aura évité la censure.

